

LE JEUDI DE LA CÈNE

ON peut dire que le renouvellement de la liturgie du jeudi saint aura eu pour effet de lui faire à nouveau mériter pleinement son titre traditionnel : « le Jeudi de la Cène du Seigneur ».

Le grand fait de cette rénovation n'est-il pas la Messe, banquet de réunion de toute la communauté chrétienne, replacée à l'heure même de la Cène et de nouveau expressive au maximum de son sens primordial ? Ce qui le lui rendra, autant que le symbolisme de l'heure retrouvé, c'est la possibilité rendue enfin effective pour tous les fidèles d'y participer, du fait de cette heure elle-même. En célébrant la première eucharistie dans la dernière Cène, en effet, le Christ a comme invité au banquet messianique, au banquet de la réconciliation, tous ces enfants de Dieu dispersés que sa mort volontaire devait réunir en son propre corps. A cette manifestation, à cette invitation de l'amour divin, il convenait que la foi de l'Église répondît non moins manifestement par le témoignage de la charité fraternelle exauçant le dessein rédempteur : *Ubi caritas et amor, ibi Deus est.*

Ainsi, maintenant, va reprendre tout son sens cette volonté si traditionnelle de l'Église, et si hautement et expressément formulée dans les récents documents romains : qu'en tout lieu une seule messe, à un seul autel, réunisse autant que faire se peut tous les croyants, prêtres aussi bien que fidèles, dans l'unanimité d'une seule célébration.

La restauration dans les cathédrales, d'autre part, de l'antique messe chrismale, devrait joindre à cet enseignement vivant de l'universelle réconciliation, de la réunion catholique opérée par l'eucharistie, celle de l'universelle bénédiction dont l'eucharistie est la source. En effet, comme

l'eucharistie contient en elle ce qui est la source unique de toutes les grâces sacramentelles : la Passion du Sauveur, il est manifesté par la messe chrismale que toutes les consécrationes sacerdotales qui font de nous le peuple de Dieu, avec toute la vertu qu'elles impliquent pour lutter contre la puissance du péché et de la mort, trouvent leur source dans la consécration eucharistique elle-même. On souhaiterait qu'on profitât de ce dédoublement entre la messe de la Cène, célébrée dans chaque paroisse, et la messe du Chrême, célébrée dans la seule cathédrale, pour que s'affirmât aussi à nouveau l'unité radicale que toutes les « eucharisties » de l'Église trouvent dans l'« eucharistie » de l'évêque.

Depuis plusieurs années, un effort a été fait pour solenniser et rendre ainsi plus tangible l'unité de la vie sacramentelle de toute l'Église, dans l'unique consécration des huiles, accomplies par le seul Évêque diocésain le jeudi saint. On a vu des délégations de toutes les paroisses se rendre ce jour-là en pèlerinage à la cathédrale, assister à la célébration pontificale, puis en recevoir les huiles bénites et consacrées, pour les rapporter le soir même dans toutes les églises-filles de l'unique Église-mère. Les nouvelles rubriques, avec toute la renaissance pastorale qu'elles supposent et demandent, ne nous encouragent-elles pas, non seulement à poursuivre cet effort, mais à faire coïncider la réception dans chaque paroisse des huiles nouvelles reçues de l'Évêque avec la célébration locale de la Cène liturgique, rehaussant ainsi la signification d'unité de celle-ci ?

Il serait fort regrettable, en tout cas, que la restauration de la messe chrismale dans l'Église-chef du diocèse apparût comme une simple formalité, bonne seulement à satisfaire quelques archaïsants. Au début du jeudi saint, placée maintenant à une heure où toutes les autres églises du diocèse resteront vides et comme dans l'attente, il convient, pour que le jeudi saint et l'eucharistie elle-même reprennent tout leur sens à nos yeux, que cette célébration proprement épiscopale s'impose à l'attention de tous, et même de la grande majorité des fidèles qui, bien entendu, ne pourront que rarement en être les témoins directs.

Remarquons-le en effet, les cérémonies de la Semaine sainte sont affectées d'une tension nécessaire entre deux

aspects inséparables. D'un côté, le caractère total et un du Mystère chrétien s'y affirme avec force : il n'y a pas d'une part la souffrance et la mort, d'autre part la résurrection et la vie, comme si Pâques devait en quelque sorte « réparer » ou compenser le vendredi saint. Mais, tout comme Pâques affirme la fécondité glorieuse de la Croix, ce que le vendredi saint adore à proprement parler, ce ne sont pas les souffrances du crucifié en tant que souffrances, purement et simplement, mais en tant que souffrances *acceptées par le Tout-Puissant*. Autrement dit, la résurrection est déjà présente, comme en germe, dans la Croix de Jésus, et c'est bien pourquoi on l'adore. De même, la joie de Pâques n'est pas seulement l'allégresse dionysiaque de la victoire éphémère du printemps terrestre : c'est la joie surnaturelle de la victoire définitive sur le péché et la mort, laquelle est proprement la victoire de la Croix.

Cependant, d'un autre côté, il importe que cette vision de foi, pour atteindre l'éternel, ne se perde pas dans l'intemporel. La victoire de Pâques n'aurait plus rien de chrétien non plus si nous oublions qu'elle procède d'un fait, d'un événement temporel, accompli dans tout son réalisme : la décision de Dieu, entré dans notre histoire par l'incarnation, de se livrer à la mort pour vaincre la mort en vainquant le péché. C'est pourquoi la liturgie, du dimanche des Rameaux à la nuit sainte, et tout particulièrement le jeudi et le vendredi saints, s'attache à suivre le déroulement temporel de la Passion, et à nous faire passer pour ainsi dire à la suite du Christ humilié, pour nous faire rejoindre le Christ triomphant. Cette entrée nécessaire dans la « Kénose », dans l'humiliation volontaire du Sauveur, est certes un aspect non moins essentiel des célébrations sacrées que l'action de grâces pour sa glorification.

Néanmoins, c'est la vue de la foi, aboutissant toujours jusqu'à la divinité, à travers l'humanité, même humiliée, de Jésus, et découvrant la gloire de Pâques au plus profond des ténèbres du vendredi saint, qui doit maintenir l'unité de ces deux aspects du Mystère chrétien. Et c'est pourquoi, au moment même où l'Église va revivre l'heure décisive où son maître se livre à la mort, se donne pour les siens et se donne à eux, il importe tant que nul n'y oublie jamais que la mort dont il s'agit est la mort qui tuera la mort,

parce qu'elle tue le péché. C'est là justement ce que la messe chrismale affirme explicitement au début du jeudi saint. Et c'est ainsi qu'elle affirme du même coup qu'en célébrant la Cène avec le Seigneur nous n'allons pas seulement compatir à la plus déchirante des séparations humaines, entre un Ami et ses amis, mais entrer dans la consécration du Mystère qui, en nous faisant saluer en lui le grand-prêtre de la nouvelle alliance, fera de nous « une nation sainte, une race élue, un sacerdoce royal ».

On peut dire que les textes bibliques qui ont été choisis pour la messe chrismale rassemblent ces trois thèmes majeurs de la consécration sacerdotale et royale, de la lutte contre la puissance du péché, et de la victoire sur la mort. Ainsi sa célébration doit-elle affirmer pour l'Église qu'en célébrant la Cène du jeudi saint et en y instituant l'Eucharistie de la nouvelle alliance, le Christ nous fait voir dans sa mort sacrificielle notre consécration au service de son Père, et, en celle-ci, par elle en même temps que pour elle, notre onction de la force d'en-haut pour vaincre Satan. Cette puissance de Satan, qui nous rendait esclaves de l'inimitié, — et dont la réconciliation de la Croix nous délivre, pour nous rendre au service de Dieu, dans la liberté filiale, — elle s'affirmait elle-même dans le Péché et dans la Mort. L'onction des catéchumènes vaincra en eux le Péché, l'onction des infirmes vaincra en eux la Mort. Et ces deux victoires sont comme le corollaire de leur consécration sacerdotale et royale, sceau de leur entrée dans le peuple de Dieu par le baptême, sceau imprimé sur eux par le Chrême.

L'introït chante l'onction sainte, avec les paroles empruntées au rituel mosaïque de l'Exode :

Tu feras une huile d'onction, et tu diras aux fils d'Israël : cette huile d'onction sera sacrée à mes yeux pour toutes vos générations.

A cela répond l'exultation du Psaume 88 :

Je rendrai grâces à jamais au Seigneur en le chantant : à travers toutes les générations, j'annoncerai sa fidélité.

Même chose dans le graduel :

En Dieu mon cœur s'est confié et il m'a secouru : c'est pourquoi mon cœur exulte, et je le loue par mes chants.

Le Seigneur est la force de son peuple, il est le refuge salutaire de son Oint.

L'antienne de l'offertoire, enfin, nous fait nous approprier à nous-mêmes ce que nous chantons au Christ :

Parce que tu aimes la justice et que tu hais l'iniquité, Dieu, ton Dieu, t'a oint de l'huile d'allégresse.

Mais ce sont proprement les oraisons (collecte, secrète et postcommunion), toutes trois reprises au sacramentaire gélasien, qui expriment dans les termes les plus précis cette fécondité de vie de la mort du Christ, révélée dans l'Eucharistie et manifestée dans la consécration à Dieu non seulement de ses ministres, mais, par leur ministère, de tous les croyants.

Seigneur Dieu, qui te sers du ministère des prêtres pour régénérer ton peuple, accorde-nous de persévérer dans le service de ta volonté, de sorte que ton peuple s'accroisse en nos jours, par le mérite comme par le nombre, par le don de ta grâce...

Ce don de la grâce, c'est proprement le contenu du don de soi-même que le Christ accomplit le jeudi saint. Dans l'institution eucharistique, il associe ses apôtres à son propre sacerdoce, pour qu'eux-mêmes consacrent, par sa seule vertu, toute l'humanité au Père.

C'est bien là ce que demande la secrète :

Que la puissance de ce sacrifice, Seigneur, nous t'en prions, efface dans ta clémence tout ce qu'il y a en nous de caduc et y déploie le renouveau et le salut...

Ainsi déjà est-ce la vertu baptismale, à la fois régénératrice et consécatoire, de la mort du Christ qui est proclamée dans la préface de la messe chrismale :

Il est vraiment digne et juste, équitable et salutaire, d'implorer et de supplier ta clémence pour que tu consacres la créature du chrême en un sacrement de perfection du salut et de la vie, à l'intention de ceux qui doivent être renouvelés par le baptême de la purification spirituelle : que la sanctification de l'onction se répandant et la corruption de la nativité primitive y étant absorbée, le temple de chacun, consacré, répande la bonne odeur de l'innocence, dans une vie qui te plaise; que

selon le sacrement de ton dessein, enveloppés de la dignité royale, sacerdotale et prophétique, ils soient revêtus de la grâce incorruptible, par le Christ notre Seigneur...

De ce texte magnifique, toutes les richesses sont comme groupées autour de cette mystérieuse expression : *Secundum constitutionis tuae sacramentum*. Elle est elle-même une réminiscence évidente de la formule de saint Paul¹, parlant de « la disposition (l'économie) du mystère de Dieu », qui est de révéler dans l'Église, aux Puissances célestes elles-mêmes, les aspects les plus inouïs de la Sagesse chatoyante de Dieu, — par quoi il entend l'accession des païens eux-mêmes à la dignité filiale, et donc sacerdotale et royale, du peuple de Dieu. Mais ici, par un retournement de sens, le « sacramentum », tout en restant lourd du grand « secret » des desseins de Dieu révélés dans la croix, exprime immédiatement le « sacrement » du Baptême et de l'Onction, où ces desseins se réalisent en fait.

Après cela, on comprend que la postcommunion demande que nos esprits soient renouvelés, comme la réalité elle-même est transfigurée, dans le mystère eucharistique de la mort du Sauveur :

Accorde-nous, Seigneur, nous t'en prions, abandonnant tout ce qui est caduc, d'être aussi bien renouvelés nous-mêmes par la sanctification de notre esprit que, des choses passées, nous avons accédé aux choses nouvelles...

L'épître, d'autre part, tirée de saint Jacques², rapproche de cette onction fondamentale l'onction de guérison du sacrement des malades. L'évangile à son tour, emprunté à saint Marc³, en évoquant encore cette dernière onction pour finir, met d'abord l'accent sur la lutte nécessaire avec les forces du péché qui est impliquée dans la croix. Par là, c'est l'onction des catéchumènes qui est évoquée aussi. Ainsi voyons-nous l'épanouissement de notre consécration à Dieu, dans le Christ, par sa croix, entre l'onction qui nous met à même de lutter contre le Péché et celle qui nous promet la victoire sur la Mort. C'est donc l'effusion même

1. Éphésiens, 3, 9.

2. 5, 13-16.

3. 6, 7-13.

du propre Esprit du Père, par lequel le Fils est oint dans son humanité, et qu'il communique à notre humanité en lui imposant le signe de la croix, qui apparaît comme la vertu qui doit mettre en fuite l'esprit du mal. Ainsi, rachetée de l'esclavage, libérée du démon, dans sa positive consécration au Père dans le Fils, l'humanité reçoit-elle l'héritage du Royaume céleste. Illuminée par la connaissance de Dieu (c'est le don prophétique), elle acquiert un caractère proprement sacerdotal, qui la met à même de vivre pour toujours dans l'allégresse d'une perpétuelle eucharistie en sa présence.

Dans cette perspective, le Chrême de l'Esprit, et les huiles saintes de l'onction des catéchumènes et de l'onction des infirmes, deviennent comme le symbole de cet écoulement de grâces qui se répand, comme l'eau et le sang, du Crucifié. Grâces de guérison de notre nature, accompagnant elles-mêmes la grâce suprême de notre participation à la nature divine par l'Esprit, elles apparaissent comme la vertu de la Croix de Jésus, qui témoigne que cette Croix n'est point la défaite suprême de l'homme, mais la victoire ultime de Dieu.

Combien faut-il souhaiter, par conséquent, que l'Évêque, en célébrant la messe chrismale, soit entouré non seulement du clergé de sa cathédrale, mais de représentants du clergé et des fidèles de toute son Église.

Retournant au soir du jeudi saint dans leurs paroisses respectives, porteurs du Chrême et des huiles, ceux-ci y arriveront comme les annonciateurs du mystère qui maintenant va s'accomplir partout : mystère de la régénération dans l'amour sacrificiel, par laquelle nous devons tous passer de la vieille humanité, divisée et déchue à partir d'Adam, à l'humanité nouvelle, réunie et relevée dans le Christ. Du même coup, la réception de ces gages du sacrifice de l'unique Pasteur et de sa vertu de sanctification, de guérison, de « divinisation », nous préparera à célébrer le sacrifice de la Pâque anticipée, non point seulement comme le sacrifice de deux ou trois rassemblés en son nom, mais comme Son sacrifice à Lui, et comme la réunion en Un seul de tous ceux que séparent encore l'espace et le temps.

Alors, le propre de la messe vespérale, de la Cène où se commémorera la première et dernière, l'unique Cène du

Sauveur, ce sera d'affirmer comme le contenu du Mystère de la Croix et de la consécration qu'il imprime à l'humanité la grande révélation de l'amour de Dieu : de l'amour du Père répandu dans nos cœurs par son Esprit et nous rassemblant tous dans le Corps de son Fils.

C'est là proprement la grande proclamation, le grand « kèrygma » de ce Banquet unique où tous, prêtres et fidèles, vont participer à l'offrande de l'unique prêtre, restant Un dans le sacerdoce multiplié de ses ministres, pour rassembler tous les siens dans son amour et les consacrer tous dans cette consécration où, selon sa parole, il s'est « sanctifié lui-même pour eux ».

L'introït exultant :

Pour nous il nous faut nous glorifier dans la Croix de Notre Seigneur Jésus-Christ, en qui sont notre salut, notre vie et notre résurrection, par qui nous avons été sauvés et libérés!

et la sonnerie des cloches au *Gloria* proclament d'emblée la présence de la gloire divine, pour la foi, dans la Croix qui va être maintenant dressée à nos yeux dans son réalisme terrible.

Et c'est pourquoi l'oraison demande que nous ne le voyions point avec les yeux de Judas, mais avec ceux du larron, saluant son propre salut où les puissances infernales n'ont pu voir que leur condamnation.

C'est encore ce que le graduel, avec le grand hymne de l'épître aux Philippiens, va nous faire chanter :

Le Christ a été fait pour nous obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la Croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom.

Cependant, ce qui donne son contenu à la fois et sa forme à cette obéissance rédemptrice, à cette obéissance qui glorifie celui qui obéit en même temps que Celui à qui il obéit, c'est l'amour; c'est la révélation en acte de l'*Agapè* divine. Aussi l'épître, en nous narrant l'institution eucharistique elle-même, la replace-t-elle dans cette atmosphère de charité, du don de soi dans l'humilité, qu'elle exige pour être célébrée comme il convient. Et l'évangile, après cela, nous décrit cet amour qui s'abaisse dans le geste même du Christ, lavant les pieds de ses disciples

et leur disant de faire de même. C'est là comme le nœud de ce faisceau des grands textes johanniques sur l'*Agapè* dans les entretiens après la Cène : « Demeurez en moi, demeurez dans mon amour afin de porter du fruit...

« ... ce fruit, ce sera que vous vous aimiez les uns les autres...

« ... que vous vous aimiez, comme je vous ai aimés...

« ... il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime... »

Ce sont les formules mêmes de tous ces textes, et plus encore l'atmosphère d'amour sacrificiel où ils s'enveloppent que nous retrouverons alors dans les chants accompagnant à ce moment, après l'homélie, le rite même du *Mandatum*, introduisant directement au rite eucharistique lui-même.

Remarquons l'insistance des nouvelles rubriques sur l'homélie, actualisant pour ceux qui sont rassemblés toutes les pensées que nous venons d'évoquer, et conduisant à leur réalisation, d'abord dans le geste effectif de la charité fraternelle, puis dans le geste sacré de la propre charité du Christ.

Soulignons également l'importance que ces mêmes rubriques attachent au cantique de la charité :

*Ubi caritas et amor, ibi Deus est.
Congregavit nos in unum Christi amor...*

N'est-ce pas ici, en effet, que nous trouvons, encore une fois, le nœud de cette veillée sacrée ?

Si, d'autre part, l'encyclique *Mediator Dei* a insisté sur la réalité que devrait reprendre le rite de l'offertoire, ne comprend-on pas que cela s'applique tout spécialement à l'offrande de ce soir ? Tous, il convient que nous nous y offrions nous-mêmes, les uns pour les autres, dans l'offrande de notre pain et de notre vin, chantant en même temps que, ce faisant, ce n'est pas nous qui agissons, mais le Christ qui agit, et à l'action duquel, dans la foi, nous nous livrons simplement :

La droite du Seigneur a fait de grandes choses : la droite du Seigneur m'a exalté : je ne mourrai pas mais je vivrai, et je raconterai les œuvres du Seigneur !

Alors la Préface et la grande prière sacerdotale affirmeront

enfin que c'est l'unique action du Christ qui, aujourd'hui comme au Cénacle, par ses ministres, en se donnant à nous, nous embrasse tous et nous livre tous avec Lui au Père. Et la communion de tous nous constituera dans cet unique Corps du Christ qui est l'Église, par la participation de tous à ce pain unique qui est lui-même le Corps du Christ, son corps rompu pour rassembler tous ses élus en Lui-même...

La procession au reposoir ne devrait-elle pas conduire à une veillée où la prière sacerdotale (Jean, 17), nous recueillerait tous dans les propres intentions du Sauveur, nous préparant ainsi directement aux grandes oraisons de l'adoration de la croix ?

LOUIS BOUYER.